



HAL
open science

Introduction au dossier "Résonances. Autour de l'Orient nervalien"

Sarga Moussa

► **To cite this version:**

Sarga Moussa. Introduction au dossier "Résonances. Autour de l'Orient nervalien". Revue Nerval, 2020, 4, pp.19-29. hal-03092174

HAL Id: hal-03092174

<https://hal.science/hal-03092174>

Submitted on 1 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction

S'agissant de la thématique orientale, le *Voyage en Orient* est, au sein de l'œuvre de Nerval, l'*opus magnum*. C'est, logiquement, à ce grand récit de voyage, lui-même central dans la tradition viatique du XIX^e siècle, mais aussi à ses *résonances*, que ce soit dans les écrits nervaliens eux-mêmes ou chez d'autres auteurs, jusqu'au début du XX^e siècle, que sera consacré ce dossier.

L'Orient s'est présenté à Nerval bien avant que celui-ci ne s'y rende. L'un des médiateurs en fut sans doute Prosper Marilhat (1811-1847), auquel Gautier rendit un bel hommage dans un article nécrologique paru en 1848, où il rappelle l'apparition flamboyante que fit le peintre à son retour d'Égypte, lorsqu'il entra dans la maison de l'impasse du Doyenné où vivait alors, en 1833, un groupe « Bohème » dont faisait partie Gérard Labrunie. Pour Gautier, qui partageait lui aussi cette vie commune, artiste et anti-bourgeoise, dans une maison au goût « bric-à-brac », en plein milieu de Paris, Marilhat était devenu l'Orient même :

Il avait une de ces figures qu'on n'oublie pas. Son teint naturel disparaissait sous une accumulation de couches de hâles et ressemblait à du cuir de Cordoue, quoiqu'aux pommettes on pût distinguer à travers le jaune des traces de couleurs assez vives ; [...]. Les yeux, agrandis par la maigreur, avaient une limpidité, un éclat et une expression extraordinaire : ils semblaient avoir gardé le reflet d'un ciel plus lumineux et la flamme d'un soleil plus ardent : le ton bistré de la peau en faisait encore ressortir l'émail étincelant : ces yeux étaient le résultat d'un voyage en Orient, car l'Orient, nous en avons fait la remarque depuis, lorsqu'il ne vous aveugle pas, vous donne des regards aveuglants¹.

La thématique du regard et de la médiation picturale est évidemment capitale pour Gautier, qui fit pendant toute sa vie de nombreux comptes rendus de Salons, où il soutint des peintres orientalistes comme Marilhat et Decamps, mais aussi, plus tard, Gérôme et Fromentin. Pour lui, comme pour ses amis (dont Nerval), et, plus largement, pour les écrivains et artistes de sa génération, l'Orient devait être vu et ressenti², selon le principe romantique de la poétique des *impressions* de voyage³ : il n'était plus question de le représenter seulement en imagination, comme l'avait fait Hugo dans son recueil de poèmes *Les Orientales* (1829). Du coup, le voyageur européen se trouvait *imprégné* de cet Orient qu'il avait parcouru. Nerval y resta une année. On revient transformé d'un tel voyage – c'est évidemment le sens même de tout déplacement véritable⁴. Et cette transformation peut avoir des effets durables, voire s'amplifier. Gautier raconte ainsi, dans son article nécrologique, qu'il revit Marilhat, en 1843, au moment où il rédigeait le scénario de *La Péri*. Comme il s'occupait également des décors de ce ballet orientaliste, le poète se rendit chez son ami peintre, qui lui prêta « une petite guitare arabe à trois cordes, au ventre en calebasse et au long manche d'ébène et d'ivoire, qui servit à la péri dans sa scène de séduction musicale⁵ ». Ainsi l'Orient continuait-il de circuler, non pas seulement à travers la Méditerranée, mais aussi en France même, grâce à un instrument de musique qui en faisait entendre la mélodie. Celle-ci

¹ Théophile Gautier, « Marilhat » (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juillet 1848), repris dans *Voyage en Égypte*, éd. Paolo Tortonese, Paris, La Boîte à Documents, 1991, p. 103.

² « Ce que j'ai écrit je l'ai vu, je l'ai senti », écrit le narrateur à la dernière page du *Voyage en Orient*, dans *Œuvres complètes*, éd. Jean Guillaume et Claude Pichois, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II (1984), p. 791. En réalité, on sait que l'épisode de Cérigo, l'ancienne Cythère, est fictif : Nerval n'a donc pas toujours visité les lieux dont il parle. Il n'en demeure pas moins que le voyage en Orient s'imposait à lui comme une nécessité.

³ Le mot « impressions » figure à cinq reprises dans l'Avertissement du *Voyage en Orient* (1835) de Lamartine, dont le titre original était d'ailleurs *Impressions, souvenirs, pensées et paysages pendant un voyage en Orient 1832-1833, ou Notes d'un voyageur*.

⁴ Nicolas Bouvier le dira de manière définitive, au début de *L'Usage du monde* (1963), un texte qui réactive la tradition du voyage en Orient au XX^e siècle : « On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait » (Avant-propos à *L'Usage du monde*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2001, p. 12).

⁵ Th. Gautier, « Marilhat », dans *Voyage en Égypte*, éd. cit., p. 105.

résonnait encore à l'oreille de Gautier qui, à cette époque, ne connaissait de l'Orient que ses marges (l'Espagne andalouse, l'Algérie colonisée).

En revanche, à cette même date, Nerval avait déjà accompli le traditionnel Grand Tour méditerranéen, en une seule fois, comme l'avaient fait avant lui Chateaubriand et Lamartine, ses deux grands prédécesseurs qu'il a lus, bien sûr, et dont il tâche de se démarquer dans son propre *Voyage en Orient*. Celui-ci est publié sous forme définitive en 1851, mais des extraits paraissent en revue dès son retour, en 1844. On peut même dire que la célèbre lettre ouverte que Nerval écrit à Gautier, et qui paraît dans le *Journal de Constantinople*, le 6 septembre 1843, constitue un début de récit de voyage, dont certains thèmes, notamment la question de l'euro-péanisation de l'Orient⁶, seront largement développés dans la version définitive, en particulier dans la section *Femmes du Caire*. Ce voyage, qui commence à la toute fin de l'année 1842 et se termine une année plus tard, témoigne d'un itinéraire original, en ce sens qu'il ne comporte pas la Palestine, qui était le but même du voyage pour Chateaubriand, comme l'indique bien le titre même de son récit (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 1811), et qui constituait encore un temps fort de celui de Lamartine, même si la foi catholique de celui-ci était déjà entamée. L'auteur de l'*Itinéraire* ne consacra que quelques pages à Constantinople, qu'il n'hésitait pas à qualifier de « capitale des peuples barbares⁷ », alors que Nerval, lui, célébrait l'atmosphère « cosmopolite⁸ » de la capitale ottomane, visitée dans une atmosphère joyeuse, celle des fêtes du Ramadan. Alors que Lamartine avait dû renoncer à se rendre en Égypte, lorsqu'il avait appris, quand il était en Terre Sainte, que la santé de sa fille, restée à Beyrouth, se dégradait (on sait qu'elle y mourut de tuberculose à la fin de l'année 1832), Nerval, lui, séjourna plusieurs mois au Caire, faisant de la capitale égyptienne le point de départ d'un périple oriental qui se voulut, il le dit à de nombreuses reprises dans ses lettres à son père, une sorte de thérapeutique, en tout cas une « preuve » de la maîtrise retrouvée de lui-même, après sa première crise de folie et son internement à la clinique du docteur Blanche, en 1841.

Mais Nerval, on le sait, était aussi un voyageur immensément érudit. Au Caire, il passe beaucoup de temps à la Société égyptienne, où il trouve « presque tous les livres anciens et modernes qui ont été publiés sur le pays », et il ajoute, à propos des pyramides, comme pour justifier le fait qu'il n'ait pas encore visité ce *must* déjà touristique : « Je n'ai du reste voulu voir chaque lieu qu'après m'en être suffisamment rendu compte par les livres et les mémoires⁹. » Le voyage, pour Nerval, est donc consubstantiel de la lecture. Celle-ci ne se substitue pas aux visites, elle les prépare, et nourrit l'œuvre à venir, au même titre que l'expérience viatique. Tout se prépare, y compris l'apprentissage de la langue arabe, comme Nerval l'écrit à son père, alors que son bateau fait escale en Méditerranée : « J'ai des dictionnaires, une grammaire et des livres de conversation trouvés, la plupart, à Marseille¹⁰ » – l'homme, comme on le voit, était beaucoup plus savant que le narrateur des *Femmes du Caire* qui se met en scène de manière auto-ironique, feignant de croire qu'on peut tout exprimer par deux mots arabes exprimant l'affirmation (*tayeb*) et la négation (*Lab !*)¹¹. Nerval lit tous azimuts, y compris des ouvrages anciens, comme la *Bibliothèque orientale* (1697) de d'Herbelot, préfacée par Galland, où il puise une partie de ses connaissances

⁶ Dans cette lettre ouverte, c'est la capitale égyptienne que Nerval décrit comme ayant perdu son identité orientale (« ce Caire-là gît sous la cendre et la poussière, l'esprit et les besoins modernes en ont triomphé comme la mort », *Œuvres complètes*, t. I, éd. Jean Guillaume et Claude Pichois, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, p. 765), mais, dans une autre lettre adressée un peu plus tard à son père, de manière cette fois-ci privée, il affirme que « Constantinople est beaucoup moins originale que Le Caire à cause de l'invasion des mœurs européennes [...] » (lettre de Constantinople, environ 5 octobre 1843, *ibid.*, p. 1405) : l'ère des *tanzimat* (les réformes) avait en effet commencé d'abord dans la capitale ottomane.

⁷ François-René de Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, éd. Jean-Claude Berchet, Paris, Gallimard, « Folio », 2005, p. 256.

⁸ Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*, dans *Œuvres complètes*, ouvr. cité, t. II, p. 635.

⁹ Lettre à son père, du Caire, le 18 mars 1843, dans *Œuvres complètes*, t. I, ouvr. cité, p. 1393.

¹⁰ Lettre à son père, de Malte, le 8 janvier 1843, dans *Œuvres complètes*, t. I, ouvr. cité, p. 1390.

¹¹ « Je disais *tayeb* à tout propos et l'Égypte me souriait. [...] Mais comment dire d'un ton rude, et toutefois avec un mouvement de main languissant : « *Lab !* ». Ce fut cependant à quoi je m'arrêtai faute de mieux » (Nerval, *Voyage en Orient*, dans *Œuvres complètes*, t. II, ouvr. cité, p. 352) ; *tayeb* et *lab* signifient respectivement « bien » et « non » en arabe.

sur les religions et les mythologies orientales. Mais c'est aussi un observateur attentif de l'Orient contemporain, et, à ce titre, il se documente : on sait qu'il tire grand profit, après en avoir traduit des extraits, des *Manners and Customs of the Modern Egyptians* (1836) de l'orientaliste anglais Edward W. Lane¹², devenu rapidement une sorte de référence ethnographique pour voyageur cultivé, y compris parmi les voyageurs francophones, autour des années 1850¹³. Au fond, ce qui pourrait nous apparaître comme une contradiction n'en est pas une : il n'y a pas de séparation radicale, pour Nerval, entre les livres et le monde, les uns nourrissant la connaissance de l'autre, mais aussi inversement, dans une dialectique féconde de mutuel enrichissement. Le dialogisme, chez lui, n'est pas seulement de nature intertextuelle : il est une sorte d'attitude générale face à la culture, qu'on s'intéresse à ses acteurs ou à leurs productions écrites.

Le *Voyage en Orient* fut tout à la fois la première grande œuvre de Nerval, avant la publication des *Filles du feu* et des *Chimères*, et celle qui apparaît – mais seulement rétrospectivement – comme marquant une ère nouvelle dans la tradition des grands écrivains voyageurs en Orient. Ce caractère inaugural est à comprendre de plusieurs manières. Alors que Chateaubriand opposait de manière manichéenne chrétienté et islam, Nerval fait de l'Orient un espace emblématique de la pluralité culturelle et religieuse, et des Druses un exemple vivant du syncrétisme auquel il rêve lui-même. Alors que Lamartine, dans le « Résumé politique » de son *Voyage en Orient*, envisageait rien moins qu'un démantèlement de l'empire ottoman, dont les puissances occidentales étaient invitées à se partager par avance les débris, Nerval se garde de toute tentation colonialiste, laquelle pourtant était largement partagée par ses contemporains à l'époque de la conquête de l'Algérie. Se diriger obstinément « vers l'Orient », comme il le dira encore, à la toute fin de sa vie, dans un passage célèbre d'*Aurélia*¹⁴, s'inscrit dans une mythologie personnelle, qui comporte à l'évidence une dimension primitiviste. On en trouve déjà le témoignage dans sa correspondance de voyage, où la thématique de l'intensité de la lumière orientale semble faire écho au regard brûlant de Marilhat décrit par Gautier :

Véritablement le soleil est beaucoup plus brillant dans ces pays que dans le nôtre et il semble qu'on n'ait vu ce soleil-là que dans la première jeunesse, quand les organes étaient plus frais. C'est presque rajeunir de dix ans que de vivre ici¹⁵.

Revenir dans le temps : c'est bien ce que Gautier mettra à son tour en scène, dans *Le Roman de la momie* (1858), où la découverte de Tahoser, belle comme au premier jour, porte sans doute le souvenir du *Voyage en Orient* nervalien – on pense en particulier à l'épisode des pyramides, où la figure d'Isis apparaît comme la récompense de l'initié à l'issue de son parcours¹⁶. Mais le primitivisme de la génération de Nerval n'est pas celui de ses prédécesseurs. Le fait marquant est la mise à distance du christianisme et de la Palestine. Désormais, c'est l'Égypte, ou la Syrie (dont la région du Liban faisait partie), voire la capitale ottomane, qui sont rêvées comme une sorte

¹² « Comme mœurs j'ai vu de très curieux – la pâque des Cophtes et la fête de la naissance du Prophète puis le retour des pèlerins, où l'émir des hadjis passe à cheval sur le dos d'une foule de croyants – puis le mariage dont tu trouveras la description exacte dans les deux volumes d'un Anglais nommé Lane, intitulé *Mœurs des Égyptiens* » (lettre à Théophile Gautier, du Caire, le 2 mai 1843, dans *Œuvres complètes*, t. I, ouvr. cité, p. 1396 ; souligné par l'auteur).

¹³ La comtesse de Gasparin renvoie aux *Modern Egyptians* de Lane lorsqu'elle parle du mariage et du divorce chez les musulmans, dans son *Journal d'un voyage au Levant* (1848), et Flaubert en recommande la lecture à sa mère, dans sa correspondance d'Égypte, en 1850.

¹⁴ G. de Nerval, *Aurélia*, dans *Œuvres complètes*, éd. Jean Guillaume et Claude Pichois, t. III, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1993, p. 699 (1^{ère} partie, chap. II).

¹⁵ Lettre à son père, du Caire, le 18 mars 1843, dans *Œuvres complètes*, t. I, ouvr. cité, p. 1394.

¹⁶ La nouvelle *Isis*, publiée initialement en 1845, est par ailleurs l'une des *Filles du feu* (1854), qui raconte un voyage à Pompéi, où le narrateur imagine, à partir de temples romains dédiés à la déesse égyptienne, les fêtes consacrées à ses vertus fertilisatrices. Nerval voit en Isis un exemple caractéristique de la survivance, à travers les siècles, des mêmes croyances religieuses sous des noms différents (voir *Isis*, dans *Œuvres complètes*, t. III, ouvr. cité, en particulier p. 265 : « C'est le nom [celui d'Isis] qui résume tous les autres ; c'est l'identité primitive de cette reine du ciel, aux attributs divers, au masque changeant »). Sur la figure nervalienne d'Isis et la question du syncrétisme, voir Michel Brix, *Les Déeses absentes. Vérité et simulacre dans l'œuvre de Gérard de Nerval*, Paris, Klincksieck, 1997, p. 157 et suiv.

d'altérité intérieure, comme une « patrie » autre, située dans un ailleurs qui serait, en réalité, plus proche (esthétiquement, spirituellement, culturellement...) que la France de Louis-Philippe ou du Second Empire. C'est d'un tel *décentrement* que parlent les auteurs composant ce numéro consacré à l'Orient de Nerval et à ses résonances chez des écrivains et voyageurs ultérieurs.

Henri Bonnet, éminent nervalien qui connaît dans ses profondeurs le *Voyage en Orient*, s'attache ici à une figure passée encore largement inaperçue de la critique, celle des Arméniens, dont il montre qu'ils traversent l'ensemble de l'ouvrage, et qu'ils constituent pour Nerval une figure particulière dont il se fait parfois l'historiographe attentif. Leur statut de chrétiens dans un empire majoritairement musulman, de « protégés » de la Porte, n'était sans doute pas étranger à la sympathie ressentie par le voyageur pour cette population relevant tout à la fois de la marge et de l'entre-deux. Ajoutons que Nerval devait aussi avoir en tête le portrait idéalisant que Lamartine avait fait des Arméniennes de Damas, dont la beauté, disait ce dernier, surpassait celle des femmes vues à Rome ou à Athènes.

Ridha Boulaâbi, lui, s'est intéressé à la présence des langues orientales dans le *Voyage en Orient*. Il montre que celles-ci n'ont pas toujours le même statut, ni la même valeur. Alors que pour le narrateur, l'arabe apparaît plutôt comme un obstacle à la communication, ou comme une forme rudimentaire, parfois auto-ironique, des échanges interculturels, l'écrivain, à la différence du personnage qu'il met en scène, a quant à lui une connaissance beaucoup plus poussée que ce dernier, ce dont témoignent non seulement un certain nombre de mots arabes (parfois traduits ou expliqués), mais aussi, de manière plus souterraine, les effets de sens obtenus grâce à tel ou tel nom, par exemple le drogman, Abdallah, littéralement « serviteur de Dieu », qui en réalité se met volontiers au service... des Anglais. Au-delà de l'arabe, le Voyage nervalien fait voir une bigarrure linguistique (grec, arabe, turc...) qui fait du « français » une langue accueillante, hybride, en évolution constante.

C'est l'épisode de l'île de Roddah qu'Annick Gendre a choisi d'explorer. Situé dans *Les Femmes du Caire*, il est en effet central pour comprendre tout à la fois la représentation nervalienne du Caire comme ville pluriculturelle et la dimension « poïétique » (Nerval rêve aussi sur les sonorités des mots) qui parcourt le récit. Le jardin de cette île, située sur le Nil, est une sorte de microcosme, où coexistent des plantes et des arbres venus de différentes parties du monde. Le lieu est au fond une ouverture sur l'ailleurs, y compris dans ses dimensions temporelle et mythologique – c'est le début de l'excursion aux pyramides, occasion d'une discussion sur différents types de connaissances, que le narrateur se refuse à opposer. C'est là que se situe l'entretien avec le cheikh Abou-Khaled, qui est sans doute un homme de la *Nabda*, ce mouvement de « renaissance » particulièrement important dans l'Égypte du XIX^e siècle – c'est, ici, la double ambition de se réapproprié un héritage arabe tout en se tournant vers l'avenir, qu'incarne l'interlocuteur égyptien du narrateur, lequel, du coup, introduit dans son récit une pluralité de savoirs et de cultures qui mine la *doxa* européenne.

Une même déstabilisation des discours dominants se trouve au centre de l'article de Kan Nozaki, qui examine le rôle que jouent les pyramides dans le *Voyage en Orient* de Nerval. Partant d'un paradoxe phénoménologique, que Volney avait déjà pointé dans son *Voyage en Syrie et en Égypte* (1787), à savoir que les trois grandes pyramides de Gizeh semblent s'éloigner (ou rapetisser) au fur et à mesure que le voyageur s'en approche, il met au jour toute une série d'autres paradoxes, dont le plus étonnant est que les pyramides sont imaginées par Nerval comme renversées, ou plus exactement que leur dimension souterraine, par ailleurs bien réelle, suppose une correspondance d'espaces et de temps séparés : d'où, par exemple, le rêve, totalement irréaliste, d'une mise en scène de la *Flûte enchantée* à l'intérieur de Chéops. Nerval se situe dans une longue tradition de voyageurs en Orient, mais la façon dont il situe l'art mozartien au cœur même d'un tombeau pharaonique montre, précisément, comment il parvient à remotiver un *lieu commun* de la façon la plus originale qui soit.

Les pyramides nervaliennes sont également un objet abordé par Michael Bernsen¹⁷, qui montre bien que malgré la fascination éprouvée par nombre d'écrivains de la génération de Nerval pour Bonaparte – celle dont les pères ont parfois participé aux campagnes militaires de l'Empire –, de nombreux éléments, dans le *Voyage en Orient*, vont dans le sens d'un relativisme culturel qui met en cause le discours eurocentriste sur lequel s'appuyait précisément l'armée qui envahit l'Égypte au nom des idéaux « civilisateurs » de la Révolution française. Mais c'est surtout dans le célèbre *El Desdichado*, au centre duquel apparaît la figure d'Orphée, que se déconstruit, dans l'univers poétique nervalien, le sujet européen dans toute sa prétendue supériorité : « le ténébreux, – le veuf, – l'inconsolé » est aussi celui dont la mélancolie ne peut que rappeler le souvenir d'une unité perdue, à l'instar du chanteur grec dont le corps est démembré après son retour des Enfers – le « je » lyrique nervalien apparaissant, quant à lui, comme déchiré entre son rôle de poète amoureux et celui de devin impuissant.

Les trois derniers articles de ce dossier concernent la réception du *Voyage en Orient*, à la fois chez des auteurs et des critiques.

Sarga Moussa examine la présence de Nerval dans le *Voyage en Égypte* de Gautier, un récit inachevé écrit peu après les fêtes d'ouverture du canal de Suez (1869). Texte singulier où Gautier, loin de célébrer le « mariage de l'Orient et de l'Occident », comme on l'attendait sans doute de lui, ne dit pas un mot de Lesseps, le grand promoteur de l'entreprise. En revanche, il dialogue avec Nerval, parfois de manière implicite, comme lorsqu'il évoque les « dominos » des femmes du Caire – l'auteur du *Voyage en Orient* faisait des Orientales un motif récurrent, mais toujours fuyant, de son récit, tandis que Gautier, plus réaliste, les fait presque disparaître, conscient qu'elles sont peu visibles dans l'espace public, surtout aux yeux des Occidentaux –, ou encore lorsqu'il se livre à la description satirique des coiffes plus ou moins extravagantes des invités européens avec qui il voyage dans le train qui le mène d'Alexandrie au Caire – c'est là un pastiche, et du même coup un hommage à l'ami disparu, qui avait lui aussi, dans *Les Femmes du Caire*, fait un portrait humoristique du touriste anglais revêtu de tant de couches de vêtements qu'il en devenait comme imperméable au monde extérieur – le contraire, en somme, du narrateur nervalien.

Les résonances orientales ne se limitent pas, bien entendu, aux amis et aux contemporains de Nerval. Jessica Desclaux se livre à une étude très précise de la réception du *Voyage en Orient* chez Barrès, l'auteur d'*Une enquête aux pays du Levant* (1923), son dernier livre – mais qui renvoie à un voyage fait juste avant la Première guerre mondiale. Dans un premier temps, c'est-à-dire à partir de 1893, les premiers articles que Barrès consacre à Nerval montrent une réception très sélective : c'est le Valois qui est valorisé par l'écrivain nationaliste. Dans un second temps, en 1906-1907, l'Orient fait son apparition chez Barrès, mais l'image qui en ressort – conforme, semble-t-il, à l'esprit du temps – est celle d'un voyage plaisant, pittoresque, au détriment de toute la dimension mystique, laquelle est sensible notamment dans la partie *Druses et Maronites*. C'est peu après la lecture d'un ouvrage d'Aristide Marie sur Nerval, que Barrès accomplit son grand voyage méditerranéen, sorte d'adieu au pèlerinage romantique. Il faut donc attendre 1914 pour que l'Orient (nervalien) apparaisse désormais comme le lieu de l'inspiration poétique et d'une enquête sur les religions, avec un intérêt particulier, chez Barrès (proche, en cela, de Nerval), pour des formes hétérodoxes d'islam comme le soufisme, en l'occurrence la confrérie des derviches tourneurs.

Le dernier texte de ce dossier est une résonance nervalienne tardive, mais superbe, en plein milieu du XX^e siècle, et surtout elle se produit au Caire, là même où l'auteur du *Voyage en Orient* avait longuement séjourné, avant d'entreprendre son grand périple. Il s'agit d'une étude sur Gabriel Bounoure, professeur de lettres au Caire, entre 1952 et 1959, dont Daniel Lançon n'hésite pas à dire qu'il « ressuscite Nerval par ses cours et écrits critiques ». Dans une étude parue en 1958 et intitulée « Sophianité de Gérard », Bounoure compare Nerval à un derviche dont la quête se situe « en dehors de toute mythologie, de toute construction métaphysique et

¹⁷ Michael Bernsen est l'auteur de l'essai *Der Mythos von der Weisheit Ägyptens in der französischen Literatur der Moderne*, Bonn, Bonn University Press, 2011.

même de tout *a priori*», reposant sur « sa seule condition de poète ». Mais c'est surtout dans un article paru la même année dans *Les Lettres Nouvelles* que Nerval apparaît véritablement, à un siècle de distance, comme une sorte d'âme sœur du lettré français qui, s'attachant au motif de la rose de Choubrah, montre que celui-ci, apparemment anecdotique (il figure dans le chapitre « Choubrah » des *Femmes du Caire*), acquiert une importance considérable pour Nerval, qui le reprend lui-même dans *Aurélia* : objet d'une sorte de transmutation, la rose fanée, « relique » du Caire, devient pour le poète comme une *qibla*, selon le mot de Bounoure, c'est-à-dire, au-delà de toute religion particulière, une orientation, une étoile, un salut... Bounoure voit ainsi en Nerval tout à la fois un tenant du « surnaturalisme » et un compagnon « voyageur », autant dire un frère en poésie.

La chronologie de notre dossier s'arrête environ un siècle après la mort de Nerval : c'est le moment (au début des années 1950) où commence à paraître la première édition de ses *Œuvres complètes* dans la « Bibliothèque de la Pléiade », sous la direction d'Albert Béguin et de Jean Richer. L'intérêt pour Nerval ne se démentira plus, jusqu'aujourd'hui : il fait partie des rares auteurs à avoir eu droit à une seconde « Pléiade », sous la direction de Jean Guillaume et de Claude Pichois, dans les années 1980-1990, et une nouvelle édition de ses *Œuvres complètes* (encore plus « complètes » : on y trouve par exemple une édition à part des *Scènes de la vie orientale* et des *Femmes du Caire*¹⁸), sous la direction de Jean-Nicolas Illouz, est en cours chez Classiques Garnier. Le *Voyage en Orient* a lui-même fait l'objet de rééditions séparées. On signalera en particulier celle de Jacques Huré, à l'Imprimerie Nationale, en 1997 (2 volumes). Daniel Lançon l'utilise dans son article et cite Huré à plusieurs reprises – discret hommage à un homme *différent*, dans le monde universitaire français, amoureux de Nerval *et* de l'Orient, qu'il connaissait bien. Car pour ce comparatiste né, il fallait bien entendu reconstituer l'univers intellectuel de Nerval, sa « bibliothèque » européenne, qui était immense, mais il fallait aussi prendre en compte la réalité des pays orientaux que le poète avait parcourus, tenter de comprendre tout à la fois le regard qu'il avait porté sur eux, et en quoi il pouvait avoir été nourri, à son tour, par cette rencontre. Nous retenons de cette approche, quant à nous, l'idée simple qu'il faut garder les yeux et les oreilles grands ouverts, sur les livres comme sur le monde. Sans les livres, pas de voyage, pourrait-on dire, et Nerval l'illustre exemplairement, par sa véritable compulsion de savoir, d'autant qu'il continue de faire de nombreuses lectures alors même qu'il est déjà au Caire. Mais il faut s'empresse d'ajouter le corollaire symétrique : sans véritable déplacement géographique, pas de récit de voyage – du moins dans l'immense majorité des cas, au XIX^e siècle. Il y a donc, chez Nerval, comme chez Gautier ou chez Barrès, une *expérience* de l'Orient, qui n'est pas étrangère au fait que son *écriture* nous touche, à plus d'un siècle et demi de distance – et cette *résonance* n'est pas limitée à la France ou à l'Allemagne, ni même à l'Europe, comme le prouve le bel article de Kan Nozaki, écrivant depuis le Japon, où Nerval a de fervents lecteurs. Nerval résonne en nous, comme il fait lui-même résonner l'Orient, au propre comme au figuré : pensons à ces quelques lignes des *Femmes du Caire* que cite Ridha Boulaâbi, où le narrateur, parcourant le « labyrinthe » des rues populeuses du Caire, se retrouve soudain devant des forgerons chanteurs dont le « rythme » guide le travail¹⁹. Ces artisans sont, à l'évidence, des frères arabes du poète créateur, des *doubles* orientaux dont il nous fait entendre, à l'orée du XXI^e siècle, une sonorité qui n'est pas éteinte.

Sarga MOUSSA
(CNRS, UMR THALIM)

¹⁸ Deux textes parus en librairie avant la version définitive du *Voyage en Orient. Scènes de la vie orientale – Les Femmes du Caire* (1848) sont réédités, annotés et présentés par Philippe Destruel au tome VII (1 et 2) des *Œuvres complètes* de Gérard de Nerval, Paris, Classiques Garnier, 2014.

¹⁹ G. de Nerval, *Voyage en Orient*, dans *Œuvres complètes*, t. II, ouvr. cité, p. 286.